

Dialogue franco-canadien

Pour une meilleure connaissance mutuelle

■  Le Canada et l'Afrique donne ici l'essentiel de l'émission enregistrée le 18 mai dernier par France Culture sous le titre « Mythes et réalités franco-canadiens ». M. Gérard Pelletier, ambassadeur du Canada en France, et M. Claude Julien, rédacteur en chef du mensuel « le Monde diplomatique » y ont pris part.

G. Pelletier. Il serait intéressant de dire d'abord l'idée que nous nous faisons, vous du Canada, moi de la France, avant que l'observation directe nous ait permis de nous former une opinion personnelle. Je veux parler des images héritées de votre milieu quand vous étiez, du côté de Toulouse, jeune étudiant.

C. Julien. Cette opinion était, pour l'essentiel, profondément fausse. D'abord, pour moi comme pour beaucoup d'autres Français, les Canadiens étaient des gens qui parlaient français. C'était un pays assez paisible, assez serein, assez enviable qui, de surcroît, avait à chacune de nos guerres l'élégance de venir se battre à nos côtés. D'où une espèce d'admiration assez simple et très affectueuse à son égard. Dans ma bonne ville d'origine - Castres, dans le Tarn - j'ai connu plus tard un hôtelier qui n'avait jamais mis les pieds au Canada, mais qui connaissait bien la géographie du Québec : le nom des rivières, des villes, des petites bourgades, les ressources. Il avait cette vision du Canada réduite au Québec. Il savait, bien sûr, qu'il y avait la prairie, l'ouest canadien, les Rocheuses, le Grand-Nord - le Grand-Nord jouait un rôle important dans cette mythologie. Je ne voudrais pas me disculper, mais je n'ai pas été le seul à la cultiver.

G. Pelletier. Je pourrais presque en dire autant. Pour l'adolescent que j'étais dans les années trente (je vivais dans la petite ville de Victoriaville, au Québec), la France, c'était une grande ville, Paris, et une province, la Normandie, d'où mes ancêtres étaient venus, me disait-on, trois siècles plus tôt. Pour le reste, mes connaissances sur la France étaient aussi fausses que les vôtres sur le Canada, et de deux manières.

Nous sommes culturellement, nous, Canadiens francophones, des provinciaux sans métropole. Nous avons une culture dont le classicisme est « ailleurs ». Quand on veut remonter aux classiques, dans la culture française d'un Canadien, on doit revenir à Paris puisque nos classiques, ce sont les vôtres. Les vôtres sont les nôtres. Molière nous appartient et nous le réclamons. Racine nous appartient aussi. On était ainsi porté, dans ma génération, à imaginer la France comme une sorte de paradis culturel, ce qu'elle est jusqu'à un certain point, mais on la magnifiait d'une façon extraordinaire. Par exemple, jusqu'au moment où je suis arrivé à Paris, à la fin de la guerre, j'ai cru qu'il n'y avait pas de conservatisme en France. J'ai bien changé d'avis depuis ! Je croyais que tout était progrès et culture avancée. On magnifie ce qu'on ne connaît pas, surtout quand c'est son propre classicisme dont on sait qu'il existe ailleurs. D'autre part, j'avais une opinion qui n'était pas moins fausse et qui malheureusement est toujours partagée par beaucoup de mes compatriotes : dans le domaine technique, scientifique, technologique, la France m'apparaissait comme un pays retardataire. Encore aujourd'hui, les Canadiens souffrent beaucoup d'une opinion négative à ce sujet. Je ne sais pas si vous constatez la même chose.

C. Julien. Je peux rappeler un souvenir. A l'occasion d'une exposition industrielle organisée par la France à Montréal, le Premier ministre canadien de l'époque a tenu à rédiger lui-même le petit discours qu'il prononcerait. C'était un discours à la gloire de la culture, de la gastronomie, des parfums, de la mode, de la haute couture, du champagne, alors qu'il s'agissait d'une exposition essentiellement technique et industrielle !

G. Pelletier. Il faut dire, à la décharge de ce Premier ministre, que la France présentait alors, pour la première fois, une grande exposition technique à Montréal.

C. Julien. C'est vrai. Alors, vous, Gérard Pelletier, vous avez découvert la France au lendemain même de la se-

